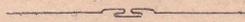


CHARLES VIMONT

ANCIEN CAPITAINE DE FRÉGATE



SOUVENIRS



ALGUES ET GOÉMONS



PARIS

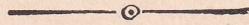
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

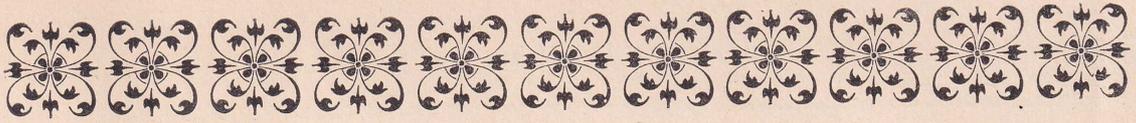
15, Rue de Cluny, 15

1901

SOUVENIRS

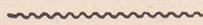


ALGUES ET GOÉMONS



Debry

Aspirant de Marine, tué à Taïti.



DEBRY, tes beaux yeux bleus rayonnaient d'espérance
Lorsque je t'ai connu, tu n'avais pas seize ans,
Tes traits, tout pleins encor des charmes de l'enfance,
Comme ceux d'un ami m'étaient restés présents ;
Nous avons échangé parfois une parole,
Puis, confondu parmi nos compagnons d'école,
Tu m'avais oublié quand j'avais disparu ;
Mais parmi les héros, si ton âme est vivante,
Souviens-toi maintenant, et souris si je chante
Ton martyr ignoré, moi, poète inconnu.

Ta beauté, ton amour récompensaient ta mère
Des doux soins prodigués à ton frêle berceau,
A l'âge où sur ton bras s'appuyant toute fière,
Elle redescendait la pente du tombeau.
Le cœur rempli d'espoir, souriant à ses larmes,
Tu quittas son foyer, fier de porter des armes,
De les faire briller sous des cieux étrangers ;
Et maintenant, hélas ! ta mère en vain t'appelle,
Elle demande, en vain, au navire infidèle
Son fils qui dort là-bas, sous les verts orangers !

A l'âge où la jeunesse éveille dans notre âme
L'écho de l'hymne heureux où s'essayer nos voix,
Où la robe effleurée, où les yeux d'une femme
Nous remplissent de trouble et de charme à la fois,
Où les ombres du soir, la clarté des aurores,
L'haleine des forêts et les vagues sonores,
L'automne au front jauni, le printemps embaumé,
Le rameau qui frémit, le ruisseau qui murmure,
Où tout dans notre cœur, où tout dans la nature
Chante l'amour, tu meurs avant d'avoir aimé !

Des rhéteurs nous ont dit : assez longtemps la guerre
A ravagé nos champs, et pour un vain laurier
Fait mépriser les dons que le sein de la terre
Prodigue au laboureur ; dès longtemps l'aigle altier
A le suivre en son vol a lassé la victoire :
Il nous fit payer cher une inutile gloire !
Oublions jusqu'au nom de son joug détesté !
Et que l'épée enfin abandonne à la toge
Le pouvoir usurpé que la force s'arroge
Et qui fit trop longtemps gémir l'humanité !

Dès lors on ne voit plus, dans les fertiles plaines,
Comme les épis mûrs, tomber les bataillons ;
Nos bourgeois sont heureux, nous n'avons plus de haines,
Le soin d'un lucre honnête éteint les passions.
La Pologne a péri, nous avons d'un œil sage
Vu sa lente agonie et sa sanglante image
Demander à genoux du secours à sa sœur ;
Mais, pour qu'un peuple ardent comme un volcan qui gronde
Puisse épancher au loin, et sans troubler le monde,
Le sang trop belliqueux qui lui gonfle le cœur,

On laisse nos soldats, là-bas sur un rivage,
Ignorants de la guerre, apporter le trépas ;
La gloire vous effraye et non pas le carnage,
Menteurs d'humanité ! ne le savez-vous pas ?
L'histoire qui nous juge, en flétrissant nos crimes,

Compte l'iniquité bien plus que les victimes,
Et le sang innocent qui crie a Mahéna
Sera d'un poids plus lourd en sa juste balance,
Parmi les jours sanglants qu'on reproche à la France,
Que ceux de Saragosse et de la Moskova !

Puis on laisse les morts seuls en leur couche sombre,
Et le drapeau pour qui tout leur sang a coulé
Ne pourra même plus les couvrir de son ombre !
Car vous qui n'avez pas, ô honte ! reculé
Devant ces braves gens et devant leur faiblesse,
Vous voilà réveillés de votre noble ivresse !
Maintenant que l'Anglais a dit : « Je ne veux pas ! »
Vous abandonnez les cendres de nos frères ;
Les apôtres courtiers des marchands insulaires
Reviendront effacer leurs tombes sous leurs pas !

Mais puisqu'il est tombé, martyr d'une victoire
Qui nous laisse à pleurer et vaincus et vainqueurs,
Sur un sol étranger, dans un combat sans gloire,
Puisqu'il est mort en brave en suivant tes couleurs,
Reçois en souriant à cette offrande amère
Nos larmes, ô Patrie ! et celles de sa mère.

Au sang pur de son fils, tout son espoir noyé !
Cède à la toge, épée, un pouvoir qu'elle envie !
Quelque destin doré que l'on te sacrifie,
On meurt encor pour toi, France, tout est payé !

1844.

